

à hue et à dia

Comme notre village n'était certainement pas un modèle de développement, nous fûmes tous d'accord quand l'administrateur colonial nous conseilla de faire quelque chose pour y remédier. C'était vers la fin de mars quant toute la récolte de cacao avait été rentrée, mise en sac et expédiée vers la côte et que Kwesi Manu avait recommencé à bâtir sa maison. Chaque année, il achetait du ciment, engageait deux ou trois journaliers venus des territoires du nord, préparait des parpaings, et puis, se trouvait à court d'argent. Les murs avaient été construits deux ans auparavant ; l'année dernière, il avait réussi à couvrir le bâtiment mais pour voir ensuite son toit emporté par la grande tempête de Pâques qui avait fait tant de dégâts. Le vent avait projeté les tôles de l'autre côté de la rue, comme une poignée de cailloux, et la baraque d'Ama Serwah avait été détruite. La vieille dame avait traîné Kwesi devant le tribunal du chef pour avoir refusé de la dédommager, ce qui avait causé une dispute de première grandeur qui nous avait bien distracts pendant toute la saison des pluies.

Il est vrai que le village avait grand besoin d'améliorations. Les rues ressemblaient à des sentiers de latérite d'où la poussière s'élevait en gros nuages menaçants chaque fois qu'un camion traversait l'endroit. Des chèvres, des poules et des moutons erraient en toute liberté dans les allées et dormaient dans l'embrasure des portes de maisons. Les gens passaient leur temps à se plaindre de ne pouvoir s'approvisionner sans difficulté à la ville voisine, et à entendre gromeler les femmes, on aurait pu croire que c'était un véritable calvaire d'avoir à faire un ou deux kilomètres à pied pour aller puiser de l'eau au marigot. Cependant, on prenait la vie comme elle venait, on l'avait vécue ainsi depuis si longtemps, et puis, si on n'avait eu à se plaindre de rien, on ne serait sans doute disputé bien plus souvent que maintenant.

On n'avait pas non plus de conseil de village. Tout le monde aimait le Chef et ne voyait aucune raison de changer. On avait bien parlé de nous réunir au village voisin pour former un canton. L'administrateur colonial n'arrêtait pas de revenir là-dessus. Mais nos voisins sont des gens cupides, toujours entraînés de

cultiver nos champs et de prétendre qu'ils leur appartiennent ; aussi, on préférerait vivre entre soi. Je crois que c'est pour cela que le gouvernement, là-bas, à Accra, s'empara de cette idée de développement. Si nous ne voulions pas nous allier à nos voisins au sein d'un canton, c'est parce que nous étions trop enfoncés dans notre routine, et le « développement » nous en ferait sortir. On savait tout ça par cœur. Mais quand l'administrateur colonial nous demandait si on était d'accord sur ceci ou cela, on répondait toujours oui. C'est bien plus facile et ça ne fait jamais de mal d'être d'accord. Et à propos de cette occasion dont je vous parlais : on avait, en fait, oublié tout ce qu'on avait promis jusqu'à ce mercredi matin où le chef fit battre le « gong-gong » pour nous réunir. Quand on arrive au palais, notre chef, **Nana**, et un commis lettré étaient installés dans la cour. Je dis « lettré » parce que c'était manifestement un homme de la ville, avec des vêtements européens bien propres, un registre noir sous le bras et des crayons fichés dans les cheveux. On apprit bientôt que c'était le nouveau commis du bureau de l'administrateur et qu'il avait été envoyé par ce dernier pour nous parler.

On écouta ce qu'il avait à nous dire, bien qu'on connût déjà la chanson : que nous devrions bien penser encore une fois à former un canton, que nous devrions bien payer l'impôt en temps voulu, et pourquoi n'aidions-nous pas le maître en envoyant nos enfants à l'école de la mission, et ne savions-nous pas que le gouvernement interdisait de distiller de l'**akpeteshie** parce que c'était un alcool dangereux, et pourquoi n'avions-nous pas débroussaillé les bords de la rivière. Cela ne changeait pas beaucoup des habituelles visites de routine qui donnaient satisfaction au gouvernement et qui nous laissaient bien en paix, avec l'agent de police du coin toujours prêt à faire sa ronde dans le village pour y découvrir l'**akpeteshie** — et pour en boire un coup en douce avec le commis derrière le tribunal. Mais là où ça changeait de l'habitude, c'est quand le commis nous annonça que l'administrateur colonial était tellement content que nous eussions demandé son aide qu'il allait nous envoyer un fonctionnaire du développement rural pour commencer le travail, la semaine prochaine.

On ne savait pas trop quoi penser de tout ça, et ça nous sortit bientôt de la tête, le lendemain étant un jeudi, jour où on ne va pas aux champs et où la production d'alcool de toute la semaine est prête à la consommation. J'avais des choses à acheter à Kumasi le week-end suivant — j'y renouvelle mon stock de boîtes de corned-beef et de sardines pour ma boutique — et je ne revins qu'assez tard le mercredi matin. Et la première chose qui me frappa quand j'arrivai au village, ce fut la présence d'une grosse voiture noire remplie de pioches. Tout le village était sorti pour voir un peu de quoi retournait et tandis que je m'approchais également, un grand Européen maigre, habillé d'une chemise et d'un short bleus, se tenait devant la foule à la haranguer. Naturellement, il ne parlait pas notre langue, le *twi*, mais à la façon dont il agitait les bras, on voyait tout de suite qu'il ne plaisantait pas ! Le chef faisait de son mieux pour avoir l'air ravi, je voyais bien qu'il était préoccupé, et les anciens marquaient leur profonde réprobation en restant immobiles comme des statues.

« De grandes transformations ont lieu dans le pays », disait l'Européen par le truchement d'un interprète qui avait une tête de rat. « La semaine dernière, j'étais à Accra et partout, j'ai vu de grands bâtiments en train de se construire, de belles rues, de bonnes écoles. Et ce qu'on peut faire à Accra, on peut le faire aussi dans les villages. »

Alors là, j'aurais dû lui dire tout de suite qu'il aurait mieux fait de se taire car, s'il y a une chose qu'on déteste ici, c'est d'entendre parler d'Accra et de ce que les fripouilles de la ville font de notre argent. Et puis, avant qu'on pût l'arrêter, il se mit à parler de nos voisins : ceux-là, comme ils étaient coopératifs, comme ils étaient prêts à accepter son aide, et qu'ils avaient promis d'agrandir leur gare routière et leur marché (« Comme ça, ils pourront encore augmenter leurs prix », cria une voix qu'on calma bien vite). Et puis, ce fut notre tour. Notre eau et l'état de nos rues le préoccupaient. Naturellement, on était d'accord avec lui, car vous pouvez demander à n'importe qui, au village, si ceci ou cela va bien, et on vous répondra à tous les coups que tout va aussi mal que possible. On ne se vante pas ici et on aime au contraire à se plaindre. Aussi, quand l'Européen en arriva à nous demander ce qu'on pensait de nos latrines, de nos rues et des pluies, et si la récolte avait été bonne, et si nous aimions la nouvelle école de la mission, il dut croire qu'on était prêt à ingurgiter tout le développement que le pays pouvait offrir.

Le seul moment où il s'enferra, c'est quand il proposa qu'on borde les rues de caniveaux bien profonds en béton ; car là, Tetteh Quarshie se leva et dit non, qu'il n'y avait rien à faire, que ses canards avaient besoin d'un endroit où barboter et où trouver à boire et à manger. L'Européen ne savait pas très bien comment prendre la chose — avec Tetteh qui

restait là, devant lui, courbé par l'âge et l'alcool, serrant son pagne contre ses flancs osseux et marmonnant comme quelqu'un qui sort de l'asile de fous de Kumasi. Aussi préféra-t-il passer sans insister et entrer enfin dans le vif du sujet (qu'il s'était fixé — c'était visible — bien avant de mettre les pieds chez nous).

En soi, rien ne clochait avec son idée. Il s'agissait de creuser deux ou trois puits près du sentier forestier qui conduit à la grand'route, avec l'aide de quelques « puisatiers » et d'un maçon qui savait comment cuveler les puits avec des anneaux spéciaux en béton. Il faudrait sans doute creuser jusqu'à une douzaine de mètres de profondeur, mais il ne manquait pas d'anneaux et quand le travail serait fini, l'eau de ces puits ne serait jamais saumâtre. Ça prit pas mal de temps à expliquer la chose mais bientôt, on avait tous plus ou moins compris. Seulement, voilà ! ici, on n'aime pas faire les choses trop vite. Alors le chef parla au nom de tous et, après avoir remercié poliment le fonctionnaire de tout le mal qu'il se donnait, il lui dit que nous allions discuter de l'affaire et qu'on informerait l'administrateur colonial de notre décision. Le petit Francis Kofi arriva alors avec une pleine bassine d'œufs qu'Opanin Kuntor passa au commis avec de nouveaux remerciements. Et avant que l'Européen pût s'y retrouver, la réunion avait pris fin et on le reconduisit à sa voiture. Et il s'en alla dans un nuage de poussière suivi par la Land-Rover tandis que nous, on retournait tranquillement à nos occupations.

Naturellement, après ça, les lettres commencèrent à pleuvoir — votre dévoué Untel, et encore un autre dévoué Untel ; et son excellence attendait avec impatience de connaître notre décision ; et serions-nous d'accord pour que les puisatiers commencent à s'y mettre lundi en huit, et ainsi de suite. Nous, on se gardait bien de répondre. Il n'y a pas de poste ici et la seule idée de trouver des timbres et du papier à lettres est suffisante pour faire passer l'envie d'écrire à notre chef.

Le lundi passa, et puis le mardi, et le mercredi ; et le jeudi, on se réunit comme d'habitude au bar de Kofi. A trois heures de l'après-midi, on s'attaqua à l'*akpeteshie* si bien qu'à quatre heures et demie, personne ne s'aperçut de l'arrivée de l'administrateur et de sa voiture, avant qu'il n'envoyât son commis, trébuchant et suant, tout le long de la rue pour trouver Nana et les anciens.

« Le chef est malade », dit Kofi Tandoh.

« Il est parti en voyage. »

« Il est en deuil de sa sœur. »

« Il a la rougeole », ajouta un jeune imbécile d'écolier qui s'était glissé dans le groupe. »

Le commis resta d'abord sur une jambe, puis sur l'autre, en se grattant la tête. Il savait tout autant que nous qu'après une demi-bouteille d'**akpeteshie** le chef aurait tout aussi bien pu être parti en voyage. Je crois bien qu'il en laissa entendre autant à l'administrateur, un Européen grassouillet avec des yeux blancs dans un visage rougeaud, qui s'emporta aussitôt, fulmina contre le chef et le village, et ordonna à l'agent de police qui l'accompagnait d'aller saisir la distillerie et ce qui restait d'alcool. Mais là, il n'eut pas de chance. D'habitude, on a toujours deux ou trois bidons à kérosène pleins d'**akpeteshie** et que l'on met à rafraîchir dans la cour d'Opanin Kuntor, mais cette fois-ci, comme la récolte de cacao était rentrée et qu'il y avait pas mal d'enterrements en train, il ne nous restait que quelques bouteilles. Quand il eut fini de ramasser ça et que nous, on restait là sans lever le petit doigt pour s'excuser ou protester, **Nana**, lui-même apparut. Il n'était certainement pas dans son état normal et il sortit du palais toutes voiles dehors pensant sans doute qu'il était en train de célébrer l'**adae**, notre festival annuel.

L'administrateur ne le regarda pas deux fois avant de démarrer sans dire un mot. On se remit tous alors à dormir. Mais le lendemain, on était quand même inquiet. On se réunit tous en hâte au palais, on fit venir le maître d'école pour nous donner des conseils, et on fut tous d'accord pour penser qu'il fallait faire quelque chose afin d'écarter la colère de l'administrateur qui allait sûrement nous tomber dessus. La seule voie qui nous restait ouverte, c'était bien d'accepter le « développement ». On envoya donc Francis Kofi à bicyclette avec une lettre écrite par le maître d'école, au bas de laquelle **Nana** et les anciens avaient mis leur marque.

Cela dut faire l'affaire car deux jours plus tard, la Land-Rover était de retour avec l'Européen. On avait débroussaillé l'endroit et on se relayait pour creuser. Ce n'était pas difficile et ça se passa sans histoire sauf la deuxième nuit où l'Européen était avec nous. Le vieux Nyantechie sortit avant la lune, pour aller faire un besoin pressant. Il trébucha contre un des anneaux de béton et tomba la tête la première dans un bon mètre de puits. Ce qui poussa notre Européen, cent fois plus brave que Lugard, à sortir de l'école où il s'était installé. Il trouva Nyantechie au fond du puits en train de se masser la cheville et quand il retourna sans bruit vers l'école, il se fit tirer dessus par l'agent de garde qui ne l'avait pas reconnu et qui se prenait pour un grand chasseur.

Pourtant, à la fin de la semaine, les trois puits étaient terminés, avec des margelles en béton et un auvent précaire fait de palmes pour protéger l'eau de la poussière. Il y avait une petite profondeur d'eau dans chacun des puits et en guise de cérémonie d'adieu, on fit tous la queue derrière l'Européen et son commis pour la goûter. Elle avait un goût horrible. Mais ici, presque personne ne boit de l'eau

sauf les enfants, et eux, ils se plaignirent que l'eau des puits n'avait pas de goût. Seules les femmes, elles, la trouvèrent très bonne mais je crois bien, qu'étant des femmes, ce qui les intéressait le plus, c'est l'occasion qui leur serait ainsi donnée de se disputer pour savoir qui pourrait se servir du seau la première.

On aurait pu penser que c'était la fin de toute cette histoire qui ne nous avait finalement pas beaucoup dérangés, et que chacun pourrait recommencer à vivre comme avant. Mais le village restait mal à l'aise. On n'aimait pas trop ça et on se demandait ce qui allait nous tomber dessus maintenant. Après ça, Opanin Kuntor tomba malade et jura, au-delà de toute vraisemblance, que c'était l'eau des puits qui en était la cause. Il ordonna à sa domestique de recommencer à puiser son eau au marigot et guérit rapidement. Il fit alors le tour du village en triomphant et en mettant chacun en garde contre ce qui pourrait bien aussi lui arriver. Petit à petit, cependant, les choses rentraient dans l'ordre. Et puis, on avait de quoi oublier le gouvernement avec la cérémonie de « présentation » de l'enfant de Kwame Tweneboa. Ça, c'était une grande occasion. Kwame avait dépassé de loin la cinquantaine, et il avait eu beau prendre une seconde femme, ni la première, ni la seconde ne lui avait donné d'enfants jusqu'ici — et la mère elle-même, avait presque quarante ans. Il fallait donc fêter la chose. On se mit au travail et Opanin Kuntor fit marcher la distillerie jour et nuit dans sa cour. Mais comme on n'avait pas oublié la leçon, à la suite de la visite précédente de l'administrateur, on décida de poster des sentinelles à l'entrée du village pour donner l'alarme en cas de danger : un coup pour l'agent de police, deux pour l'administrateur.

On dormit bien la veille de la « présentation ». Il n'y avait pas grand-chose à faire aux champs si bien qu'on mangea et on but toute la journée, on but et on bavarda tard dans la nuit, et puis, quand la lune se fût couchée, on alla au lit et on dormit tard. Le lendemain, presque tout le village alla présenter ses félicitations à la mère. L'enfant, un garçon, reçut le nom d'Osei Nonso, comme le célèbre ancêtre de Kwame Tweneboa, et il y eut pas mal de santés portées aux amis ; si bien que vers quatre heures de l'après-midi, nous étions pour la plupart à nouveau endormis. La matinée avait été nuageuse, avec un ciel de plomb qui nous avait fait chercher refuge sous les nîmes qui couvrent la rue ou dans l'ombre des concessions. Des chèvres et des moutons brouaient dans la brousse et une poule en liberté grattait paresseusement dans le petit caniveau près de l'école où on pouvait voir les enfants affalés sur leurs bancs ou endormis sur la véranda.

Soudain, on entendit deux coups ; et puis, à notre grande surprise, encore deux autres. Ce fut immédiatement la pagaille la plus totale. Le chef était

toujours endormi ainsi que la plupart des anciens. On les secoua pour les sortir de leur torpeur tandis qu'Opanin Kuntor s'empressait d'aller cacher ce qui restait d'**akpeteshie**. Quant à nous, on se réunit autour de la concession du chef et on se tint prêt à intervenir. On entendit le bruit d'une voiture, et puis d'une autre; la voiture de l'administrateur s'arrêta devant le palais et le chauffeur fit signe à la grande limousine qui suivait de faire de même. L'Union Jack flottait au capot de la seconde voiture et le chauffeur, un agent en uniforme, ouvrit la portière arrière et escorta respectueusement un Européen âgé. Quelqu'un reconnut l'adjoint du gouverneur dont nous savions tous que la puissance et la gloire égalent presque celles du gouverneur, si pas celles de Dieu lui-même.

Après les salutations d'usage, avec l'administrateur qui sautillait de droite et de gauche pour mieux entourer le grand monsieur, on nous apprit que l'adjoint du gouverneur s'intéressait à notre village, qu'il avait entendu parler de nos efforts « pour améliorer les infrastructures du canton grâce à notre travail en commun », et qu'il avait eu la bonté d'interrompre sa tournée d'inspection pour nous rendre visite. Tout ceci fut débité par l'administrateur d'un ton si solennel, avec une telle suffisance, qu'il était clair qu'en creusant les puits, notre travail lui avait profité tout autant, si pas plus, qu'à la communauté.

Nana et les anciens reçurent cette tirade avec peut-être moins d'enthousiasme qu'il n'en aurait fallu, mais il étaient préoccupés par cette deuxième visite de l'administrateur; ils se méfiaient de ses intentions, et s'inquiétaient — comme nous tous d'ailleurs — du sort de la distillerie et du reste de l'**akpeteshie**. Aussi, ce fut avec soulagement que nous entendîmes l'adjoint du gouverneur annoncer qu'il aimerait voir ces puits, et on le conduisit le long de l'étroit sentier. Naturellement, quand on arriva aux puits, l'administrateur, avec une satisfaction évidente, suggéra que l'adjoint du gouverneur voudrait peut-être boire un peu d'eau. Une des femmes laissa filer un seau dans le puits le plus proche et le remonta à la corde. L'administrateur plongea unealebasse dans le seau à moitié plein et la tendit, avec un air ravi à l'adjoint du gouverneur qui en prit une bonne lampée, l'avalait, puis essaya de la recracher, s'étouffant et crachant et faisant des grimaces de mourant. L'administrateur le regardait avec des yeux ronds et nous, on se regardait les uns les autres assez mal à l'aise.

« Goûtez-la ! » dit l'adjoint et il cracha dans la brousse, « goûtez-la ! » et il s'essuya la bouche avec un mouchoir replié, toujours toussant et crachant, les yeux embués de larmes. L'administrateur but une petite gorgée, avec précaution, et son visage prit un air de totale incrédulité. Il se retourna, recracha et cria : « Salifu, viens ici ! goûte-moi ça ! ». L'agent-

chauffeur s'avança et but une longue rasade. « Fameux ! » dit-il.

« Et qu'est-ce que c'est ? »

« Du gin, monsieur, de l'**akpeteshie** ! »

« Et par quel miracle se trouve-t-il là-dedans ? » demanda l'adjoint du gouverneur.

On goûta tous, même **Nana** qui se tenait entre les deux Européens; mais personne ne souffla mot car ceux qui avaient deviné ce qui s'était passé, se gardaient bien de vendre la mèche. Finalement, **Nana** parla et montra combien il avait de présence d'esprit en gardant un air serein et une note de solennité dans la voix. « Owura », dit-il en s'adressant à l'adjoint du gouverneur, « ce qui a été fait, devait l'être, et a été bien fait. Les esprits étaient en colère de nous voir abandonner les usages de nos ancêtres et le marigot où mon père et le père de mon père puisaient leur eau. C'est pourquoi nous avons purifié les puits et avons apaisé les esprits avec un peu de gin. »

« Un peu ! » s'exclama l'adjoint, « je me demande qu'elle goût elle aurait si vous en aviez mis beaucoup ? »

« **Akpeteshie** ? » demanda l'administrateur d'un ton sec.

« Non, non », répondit le chef d'un air digne, « c'est interdit ce qui est dommage car ç'aurait été meilleur et moins cher. »

L'administrateur regarda l'adjoint du gouverneur qui ne dit rien. Ils s'éloignèrent du puits et revinrent au village et je voyais bien que l'adjoint du gouverneur était amusé; et petit à petit sa bonne humeur se fit contagieuse. Quand on arriva au village, un accord tacite et dépourvu de toute animosité régnait entre les deux camps. On alla chercher de la bière et une bouteille de whisky; on but à la santé de l'adjoint, de l'administrateur, du chef et des anciens, du village et de Kwame Twenaboa.

Finalement, les deux voitures partirent et on retourna au palais.

« Tu en avais versé combien, là-dedans ? » demanda le chef.

« **Nana**, trois bidons pleins », dit Opanin Kuntor, « j'ai eu peur, mais je n'ai pas versé le gin, j'ai mis les bidons pleins. Ils ont dû fuir. »

« Ah ! » dit le chef, « c'est donc ça ! »

Kwabena Annan, Ghana.

Extrait de « *Modern African Stories* », Faber & Faber, 1964, Ghana. (Publié avec l'autorisation de Radio Times/Kwabena Annan.)